

Victor Hugo au Pays Basque (1843)

(Victor Hugo in the Basque Country (1843))

Aulestia, Gorka
Universidad de Deusto
Camino Mundaiz, 50
20012 Donostia

BIBLID [0212-7016 (1996), 41: 1; 99-108]

Le peuple basque, si ancien et si fier si fidèle à sa nature, à son histoire, à ses traditions a été pour les écrivains romantiques et surtout pour Victor Hugo une source d'inspiration, Il mérite une mention spéciale parce qu'il a visité tres provinces basques en trois semaines (Labourd, Guipuzcoa et Navarre), Ses noies hâtives sur les Fors, la Première Guerre Carliste (1833-1839) et Zumalacarregui sont assez importantes quoique certaines déclarations soient erronées et ses études psychologiques restent superficielles.

Mots Clés: Pays Basque. Victor Hugo. Romanticisme. Langue basque.

Euskal Herria, herri zahar eta harroa, bere izaera, historia eta usadioei hain atxekia, idazle erromantikoentzat eta, batez ere, Victor Hugorentzat etorri iturburu izan zen. Beronek aipu berezia merezi du hiru astetan hiru euskal probintziari ikustaldia egin zielako (Lapurdi, Gipuzkoa eta Nafarroa). Nahiz eta bere baieztapenetako batzuk zehatzak ez diren eta bere lan psikologikoak azalekoak izan, Foruei, lehenengo Gerra Karlistari (1833-1839) eta Zumalakarregiri buruz idatzi zituen presakako oharrek garrantzitsu samarrak dira.

Giltz-Hitzak: Euskal Herria. Victor Hugo. Erromantizismoa. Euskara

El pueblo vasco, tan antiguo y tan digno, tan fiel a su naturaleza, a su historia, a sus tradiciones, fue para los escritores románticos y especialmente para Victor Hugo una fuente de inspiración Este merece una mención especial porque visitó en tres semanas tres provincias vascas (Laburd, Guipúzcoa y Navarra). Sus apresuradas notas sobre los Fueros, la primera Guerra Carlista (1833-1839) y Zumalacarregui son bastante importantes aunque algunas de sus afirmaciones no sean exactas y sus trabajos psicológicos permanezcan superficiales.

Palabras Clave: País Vasco. Victor Hugo. Romanticismo. Vascuence.

Entre le début du XIXe siècle et le siècle précédent, il existe en France un contraste frappant. Le XVIIIe siècle français fut le siècle des lumières: le siècle de l'esprit scientifique, des règles, le siècle de la Raison, de l'optimisme, de la joie de vivre, le siècle des idées, celui de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, de Diderot et enfin de la Révolution Française.

Le XIXe siècle, dans ses premières décades, fut complètement différent. A l'esprit scientifique s'opposa l'imagination, à la raison le sentiment, à l'optimisme et à la joie de vivre le pessimisme, et, aux règles, la libre expression. Le mot "Romantisme" devint alors un cri de guerre contre les "vieilles perruques". Il signifia révolte et révolution.

Le Romantisme embrassa des domaines divers: histoire, politique, littérature, etc. La nouvelle conception de la Nature selon Chateaubriand, celle de Rousseau, l'auteur de *L'Emile*, dans le domaine de l'éducation, enfin les idées de Victor Hugo en littérature (Préface de *Cromwell* en 1827, *Bataille d'Hernani* en 1830) posèrent les bases d'un changement total dans la société française.

Le Romantisme fut avant tout une affaire de sensibilité. En exigeant la liberté totale de l'individu devant la société, les romantiques ne rencontraient que la triste réalité, la déchirure entre les faits et l'idéalisation, une angoisse existentielle qui contrastait avec les aspirations illimitées de l'homme. Parfois s'accepter soi-même tel que l'on est, et ne pas se croire tel que l'on voudrait être, est règle très sage. Mais l'enthousiasme soulevé par les idées de révolte fut tel que les romantiques n'ont jamais accepté cette règle.

L'une des définitions les plus justes du Romantisme est celle qui souligne en lui l'esprit de révolte¹

Ils seront donc de perpétuels exilés de l'intérieur, ces écrivains romantiques et leurs disciples, des martyrs de leur aliénation, du vide qu'ils ont au coeur. L'insatisfaction du présent et la quête de quelque chose de meilleur étaient constantes. L'absence d'un but capable de susciter des actions héroïques et de soulever leur être au-dessus d'eux-mêmes, la poursuite d'un bonheur jamais atteint, aboutirent à l'ennui de vivre. Les "enfants de ce siècle" voyageaient beaucoup. Les voyages étaient la meilleure façon de s'évader de la réalité quotidienne. Le goût de l'Antiquité, la nostalgie d'une Grèce interprétée comme une République libre, jeune et primitive, nous montre l'état d'âme des romantiques. Le retour au Moyen Age, la mélancolie des ruines, la recherche des pays exotiques, le Nouveau Monde, l'orient, l'Espagne et la couleur locale, attiraient ces pelerins de l'éternité.

L'Espagne a souvent été à la mode chez les Français. Ceux-ci ont toujours considéré le pays du Cid comme la terre de l'amour et de l'honneur héroïque. Au XVIIe siècle, l'Espagne inspira la tragédie héroïque de Corneille. Rappelons aussi les alliances matrimoniales entre les maisons de France et d'Espagne et le choix d'un petit-fils de Louis XIV pour le trône d'Espagne en 1700. Sous le Premier Empire les voyages se multiplièrent. Dès le début du XIXe siècle, les guerres et les nationalismes avaient franchi les frontières. En 1808 éclata la guerre contre Napoléon en Espagne. En 1803, après la prise de Cadix par les Français, le roi Ferdinand VII fut rétabli dans son pouvoir absolu. En 1833, commencèrent les guerres civiles entre carlistes et libéraux.

1. Encyclopaedia Universalis vol. 14 (France, S.A., 1968), p 367.

Tous ces événements eurent un retentissement certain en France. Les Français n'étaient indifférents ni à l'Espagne de la guerre ni à celle de la paix, de la chanson, de la danse, des guitares et des castagnettes. Les écrivains romantiques, avides de sensations, curieux d'exotisme, franchirent les Pyrénées Occidentales et découvrirent dans la péninsule ibérique des tableaux capables de satisfaire leur goût: des ruines, des paysages agrestes, une nature inconnue et sauvage.

Le Pays Basque, à cheval entre la France et l'Espagne dans la partie occidentale des Pyrénées, a joué de tout temps le rôle de passage obligatoire pour les armées envahissantes, les voyageurs, les pèlerins, les aventuriers, les commerçants. Au milieu du XIXe siècle, l'Euskal Herria était encore peu connu. Les voyageurs ne faisaient que le traverser, pressés qu'ils étaient de pénétrer dans l'Espagne du Cid. Après une visite à Bayonne ils n'avaient qu'un but: arriver en Castille. Le pays de montagnes, de vieilles coutumes était oublié depuis le Moyen Age. Peu de voyageurs y séjournaient. Victor Hugo et Loti firent exception.

En 1843 Victor Hugo et sa maîtresse Juliette Drouet voyagèrent au Pays Basque. Partis de Paris le 18 juillet 1843, ils arrivèrent à Bayonne le 23. Ils visitèrent les provinces de Labourd, Guipuzcoa et de Navarre. Le poète voulait évoquer les souvenirs de son premier voyage dans ce pays en 1811. Ces souvenirs étaient "le plus ancien souvenir de son cœur"², la première charrette à boeufs et la beauté des villages.

En traversant l'Adour il s'arrêta à Bayonne, porte d'entrée du Pays Basque français. Malheureusement le temps était mauvais. Il faisait froid. Il traversa l'Adour par un temps affreux, sous une pluie battante.

La journée du 25 juillet dut être inoubliable, à Biarritz. L'inspiration poétique de Hugo jaillit, vigoureuse, devant la beauté de la ville, de sa côte et de son ciel.

Je n'ai vu nulle partie vieux Neptune ruiner la vieille Cybèle avec plus de puissance, de gaieté et de grandeur., Vous connaissez, mon ami, les trois points de la côte normande qui m'agrèrent le mieux, le Bourgd'eau, le Tréport et Etretat., Eh bien, rangez désormais Biarritz avec le Tréport, Etretat et le Bourg d'eau parmi les lieux que je choiserais pour le plaisir de mes yeux, comme parle Fénelon. Je ne sache pas d'endroit plus charmant et plus magnifique que Biarritz³.

Pour Victor Hugo rien n'est plus grand qu'un hameau de pêcheurs, situé au bord de l'océan. Ce petit groupe de maisons recèle toutes les grandeurs, toutes les beautés. Quand on a l'océan, à quoi bon copier Paris? Les perspectives d'un avenir qui pourrait changer "ce lieu admirable" attristait son esprit épris de la Nature. L'"inexorable" tourisme qui commençait déjà à être à la mode, préoccupait Hugo. Déjà quelques symptômes semblaient annoncer la transformation de la belle ville de Biarritz. En 1833 il n'y avait qu'une auberge. En 1843 on y trouvait quatre hôtels

A quelques kilomètres de Biarritz se trouvent St. Jean de Luz et l'île des Faisans, lieux historiques malgré leur petitesse notée par Victor Hugo. Louis XIV, dont l'emblème était un soleil,

2. Hugo, Victor. En voyage, Alpes et Pyrénées. Paris: J. Hetzel, n.d., p. 107.

3. Ibid. p. 96-97.

s'y laissa, para nécessité politique, marier à l'infante Marie-Thérèse d'Espagne, le juin 1660⁴. Après un entretien dans cette île, le roi français et l'infante espagnole se marièrent dans l'église de Saint Jean de Luz ce même jour. Le petit village fut le point de mire de toute l'Europe.

Après avoir visité Bayonne, Biarritz et St. Jean de Luz, le poète se trouvait à la frontière internationale. Il ne s'intéressa nullement à la petite île des Faisans, où la maison de France a épousé la maison d'Autriche, où Mazarin, l'athlète de l'astuce, a luté corps à corps avec Louis de Haro, athlète de l'orgueil, Une vache broutait l'herbe. Point de faisans dans l'île. Cette vache et trois canards représentaient les faisans.

La deuxième province basque qui attire l'attention de Victor Hugo est Guipuzcoa. Canticque pays des Fueros, où

*on parie bien un peu castillan, mais on parie surtout bascuence.*⁵

Victor Hugo établit une comparaison entre Guipuzcoa et la Vendée (Bretagne):

*La Vendée fit la guerre de bruyères: la Guipuzcoa fit la guerre de montagnes.*⁶

Victor Hugo portait les traces de la guerre de la Vendée dans son sang. Joseph Hugo, son père, à l'âge de 20 ans, fut envoyé en 1793 lutter contre l'insurrection de la Vendée. La guerre que la Convention lui imposa de faire était horrible: il fallait transformer la Vendée en désert. C'est en Bretagne que le jeune capitaine Joseph Hugo trouva Sophie, la future mère de Victor. La jeune bretonne était éperdument vendéenne, à cause du despotisme de la Convention⁷.

La réaction basque, contradictoire en apparence, est complètement logique dans la pensée de Victor Hugo. Comment un peuple qui aime la liberté et la démocratie peut-il combattre contre les libéraux et l'esprit de la révolution?

La réponse du poète est très claire. L'Europe future qui veut remettre tout à neuf ne tient pas compte des vieilles mœurs et coutumes, Pour les révolutionnaires la tradition s'appelle abus. Cela est vrai et faux selon l'avis de Victor Hugo. Comme un docteur qui élimine un cancer sans toucher les parties saines du corps, il nous donne une solution possible:

Arracher la ronce et respecter l'édifice⁸.

Victor Hugo, curieux de nouveaux paysages, quitta Biarritz pour se rendre à St. Sébastien, capitale de la Guipuzcoa. Il passa quelques jours "dans cette charmante ville, où on est à peine espagnol, on est basque"⁹.

4. Aguado Bleye, Pedro. Manual de Historia de España vol. 2 Madrid: Espasa Calpe. 1954. p. 815

5. Hugo, Victor. En voyage, Alpes et Pyrénées. p. 115.

6. Ibid. p. 119.

7. Maurois, André. Olympe. Paris: Hachette. 1954. p. 12-13.

8. Hugo, Victor. En voyage, Alpes et Pyrénées. p. 118.

9. Ibid. p. 115.

La description faite par le poète contraste avec le St. Sébastien de nos jours. La belle ville cosmopolite, considérée à l'heure actuelle comme la "Perle du Cantabrique", grâce à sa fameuse baie "La Concha", n'était qu'un lieu où les navires chargeaient leur cargaison de minerai de fer apportée par des chariots à boeufs.

En plus de cela, les luttes fratricides, la guerre carliste finie en 1839, avaient détruit ou endommagé la belle nature de St. Sébastien. On n'y voyait qu'une montagne au milieu de la mer et des traces de bombes sur toutes les maisons.

Avide de goûter de la beauté naturelle des différents coins de Guipuzcoa, le poète quitta la capitale pour séjourner à Pasages pendant une semaine. Il y trouva un endroit magnifique et charmant. La baie, le port, la mer, les montagnes, la végétation, le ciel le charmèrent. Il emploie de nouveau les superlatifs utilisés en décrivant Biarritz.

Ce lieu inédit qui est un des plus beaux que j'ai vus et qu'aucun "touriste" ne visite, cet humble coin de terre et d'eau qui serait admiré s'il était en Suisse et célèbre s'il était en Italie, et qui est inconnu parce qu'il est en Guipuzcoa, ce petit éden rayonnant où j'arrivais par hasard, et sans savoir où j'étais. s'appelle en espagnol Pasages et en français le Passage.¹⁰

Il gravit les montagnes, certainement le mont Jaizkibel, d'où il découvrit un immense horizon, la mer de Bayonne et les montagnes jusqu'à Roncevaux. Du sommet de cette montagne, le poète nous décrit la nature charmante en quelques lignes romantiques.

Là végété fleurit et palpite une nature réfugiée qui vit a part. Là s'accouplent, dans une sorte d'hymen mystérieux, le farouche et le charmant, le sauvage et le paisible. L'homme est loin, la nature est tranquille... Sur la montagne Mme s'élève, le coeur s'assainit; la pensée prend sa part de cette paix profonde. On croit sentir l'oeil de Jéhovah tout près ouvert¹¹.

Descendu de ce Tabor pacifique, Victor Hugo se trouvait au port de Pasages. Celui-ci avait joué un rôle important au XVIe siècle dans le commerce avec le Nouveau Monde. Les marchandises d'orient, le tabac d'Amérique, le cacao des colonies, etc. arrivaient en Europe grâce à des ports comme celui-la.

Le poète remarque qu'alors la Compagnie de Caracas, réunie depuis à celle des Philippines, avait son entrepôt et ses magasins à Pasages. En effet on connaît l'union de ces, deux compagnies. La "Real Compañía de Filipinas" fut le successeur de la "Real Compañía Guipuzcoana de Caracas". Cette dernière compagnie avait été fondée en 1728 pour intensifier le commerce maritime avec le Venezuela. En ce temps-là trente bateaux sortaient du port de Pasages¹². Malheureusement au milieu du XIXe siècle, notre poète n'y trouva pas grand-chose. Il n'y avait même pas de grands bateaux. Il n'y avait que quelques barques de pêcheurs. Le port dont Napoléon avait crayonné un plan de travaux à faire, restait presque désert.

10. Ibid. p. 128.

11. Ibid. p. 148.

12. Estornés Lasa, Bernardo. Historia del País Basko. Zarauz: Ed. Vasca. 1933. p. 311.

Si quelques traditions et objets antiques ont duré à travers les siècles, d'autres par contre ont été balayés par l'essor de la vie moderne comme celle des batelières de Pasages. La machine a remplacé l'homme et le batelier a pris la place de la batelière dont nous parle Victor Hugo. Le poète constate l'importance de la femme au Pays Basque. Il habitait chez Mme. Basquetz, qui tenait une maison étrange, car il y avait quatre femmes et le poète n'y voyait aucun homme.

A Pasages la marée basse laissait la moitié de la baie à sec. La marée haute par contre rétablissait le passage par bateau. D'où le nom de "Pasages".

Les gens n'avaient qu'une industrie: la mer, le travail sur l'eau. Les deux sexes se partageaient leur travail selon leurs forces.

L'homme a le navire, la femme a la barque; l'homme a la mer, la femme a la baie; l'Romme va a la pêche et sort du golfe, la femme reste dans le golfe et "passe" tous ceux qu'une affaire ou un intérêt amène de Saint Sébastien. De là les bateleras¹³.

Chaque fois qu'un étranger se présentait, chacune tâchait d'appeler sur elle le choix de l'arrivant. Son choix fait, l'étranger était sacré. On le laissait à celle qui l'avait. Le passage ne coûtait pas cher.

Les pauvres donnent un sou, les bourgeois un real, les seigneurs une media-peseta, les empereurs, les prir.ces et les poètes une peseta¹⁴.

La baie était égayée par les nacelles des batelières qui allaient et venaient sans cesse d'un bout à l'autre du golfe avec des cris qui ressemblaient au chant du coq.

Le séjour de Victor Hugo au Pays Basque a été très court: trois semaines. Hugo a malgré tout fait l'effort d'apprendre un peu d'euskara. Il n'a pu en apprendre grand-chose, mais ce peu dénote la curiosité du poète pour cette langue. En outre, il a vécu chez les Basques, chez Mme. Basquetz, à Pasages, où il l'a entendue personnellement, car la servante Iñacia ne parlait que l'euskara. A vrai dire, il n'y a que quelques mots ou phrases d'euskara dans les livres de Victor Hugo, quoiqu'il osât écrire.

Nous parlons une langue farouche, langue à nous que personne ne connaît¹⁵.

Pourtant ce peu d'euskara est intéressant, étant donné qu'alors les écrivains étrangers ne se souciaient guère de la langue basque. Voici quelques passages extraits des *Travailleurs de la Mer*, qui se rapportent à son voyage de 1843 au Pays Basque:

"Iguraldi gaiztoa". - A deux heures de l'après-midi du 4 août 1843, Victor Hugo se trouvait sur les flancs de la montagne Jaizkibel. La haute mer était sombre et agitée. Le soleil et l'ombre se jouaient sur les flots. Une petite barque de Fontarabie était secouée violemment. Alors "un chevrier me disait dans la montagne: iguraldi gaiztoa"

13. Hugo, Victor. En voyage, Alpes et Pyrénées. p. 129

14. Ibid. 129

15. Ibid. 140.

Hugo quitta Guipuzcoa et partit vers une autre province basque: la Navarre. Il monta à Roncevaux, à la fameuse montagne d'Altabiscar avec quelques compagnons dont nous connaissons les noms: "Irumberri, Ascoaga, Escumustura". Hugo nous rapporte aussi une conversation en euskara. Elle est presque parfaite.

Zuec? (vous)	Emen (ici)
Guk (nous)	Cembat (combien)
Nun (ou)	Lau (quatre)

Adisquidea (l'ami)

"Echeco Jauna". - Cela signifie en basque "le maître de maison". Cependant Victor Hugo le traduit comme "laboureur de la montagne"¹⁶

Le poète affirme aussi que les Basques et les Irlandais se comprennent et que leurs langues sont parentes. C'est une hypothèse hasardeuse qui a été émise au XIXe siècle. Le fait qu'entre les idiomes puissent s'opérer des emprunts réciproques ne prouve pas leur parenté. Victor Hugo exagéra une hypothèse qui était alors en vogue. Quoi qu'il en soit, il est l'un des rares "étrangers" qui aient été intrigués par la langue basque, et un précurseur des auteurs qui publieront plus tard de nombreuses études sur cette langue.

En ce qui concerne l'unité politique basque, on aimerait à penser que le Pays Basque ne fut qu'un dans le passé mais cela n'exprimerait pas la réalité complète. D'abord il faut dire que les directions suivies par les trois provinces du Nord sont différentes de celles prises par les quatre provinces du Sud. Ensuite il faut remarquer aussi que la Navarre était un royaume, Guipuzcoa un vieux pays de communes et Biscaye un "señorío" ou seigneurie. Les sept provinces n'ont jamais été une "nation-état". Rarement, et pour une courte période, elles ont été réunies sous un seul chef. Chacune d'elles était libre vis-à-vis des nations étrangères et de sa soeur basque. Les Fors variaient avec chaque province. Tout en conservant le souci de l'individualité, les Basques juraient sous le chêne sacré de s'unir contre l'étranger pour défendre la race, la langue et les respects des droits.

Victor Hugo a bien observé cette diversité historique dans l'unité raciale, linguistique et géographique, lorsqu'il écrit.

Un lien secret et profond, et que rien n'a pu rompre, unit, même en dépit des traités, des frontières diplomatiques même en dépit des Pyrénées, ces frontières naturelles, tous les membres de la mystérieuse famille basque.. On naît basque, on parle basque, on vit basque et l'on meurt basque."

D'autre part, lorsque Victor Hugo nous dit que le Guipuzcoa est un vieux pays de communes et que le vieux mot Navarre n'est pas un mot, il ne fait que marquer la diversité de l'évolution historique de ces régions.

Il est curieux d'observer l'insistance avec laquelle Victor Hugo remarque la caractère particulier de la Navarre. La première guerre carliste qui s'est déroulée dans tout le Pays Basque

16. Vinson, Julien. "Etymologie, citations, métrique", in RIEV, 1923, p. 354.

17. Hugo, Victor. En voyage, Alpes et Pyrénées. p. 116.

est pour lui "la guerre de Navarre". Les derniers combattants de cette guerre sont aussi navarrais

La poignée d'hommes qui avait combattu pour lui jusqu'au dernier moment ne se composait que de Navarrais¹⁸.

La Navarre avait une vénération spéciale pour "lui", c'est-à-dire, pour le grand général guipuzcoan Zumalacarregui.

La Navarre adorait Zumalacarregui¹⁹.

On dirait que pour Hugo, la Navarre était synonyme de tout Euskal Herria, comme jadis le mot "bizkaino" avait été synonyme de basque.

Victor Hugo décrivit aussi les "Fors" (Fueros) ou libres institutions basques et les guerres carlistes qui ravagèrent l'Euskal Herria. Le véritable problème, c'était l'histoire de la démocratie basque et la perte totale de ses institutions politiques. Ces événements furent la conséquence d'une suite de conflits: Révolution française, guerres civiles, violence parlementaire, etc. Les Basques, grâce à leurs montagnes et à leur esprit indépendant, n'avaient pas cédé à la pression des envahisseurs. Ils avaient lutté contre les Francs et ils repoussèrent toujours l'unité centraliste des Visigoths.

Les romantiques ont remarqué cette résistance basque et ce refus à disparaître en tant que peuple. Selon Victor Hugo:

Il est remarquable que cette unité, si chétive en apparence, ait résisté si longtemps. La France a pris un revers des Pyrénées, l'Espagne a pris l'autre; ni la France ni l'Espagne n'ont pu désagrégier le groupe basque²⁰.

Victor Hugo souligna aussi l'acharnement et la violence de la I Guerre Carliste.

Jamais la loi d'adhésion moléculaire sous laquelle se forment les nations n'a plus énergiquement lutté contre les mille causes de toutes sortes qui dissolvent et recomposent ces grandes formations naturelles.. Cette guerre de 1833 à 1839 a été sauvage et violente. Les paysans ont vécu cinq ans dispersés dans les bois et dans la montagne, sans mettre le pied dans leurs maisons.. Le cristinos brûlaient /es carlistes, et les carlistes les cristinos²¹.

Il est intéressant de connaître l'avis de V. Hugo à propos de Zumalacarregui. Le grand général guipuzcoan Zumalacarregui surpassa tous les personnages de cette guerre. Il es le moteur de cette lutte et sans lui tout serait fini. "Son roi" lui obéit. En effet l'histoire est tout à fait d'accord avec le témoignage de Victor Hugo, car Zumalacarregui fut le chef véritable du Carlisme. Il tient à la légende héroïque. Avec lui tous les espoirs étaient possibles, sans lui la guerre fut menée sans ordre.

18. Ibid. 122.

19. Ibid. 121.

20. Ibid. 116

21. Ibid. pp. 116-120

A vrai dire Don Carlos fut perdu comme prétendant le jour où Zumalacarregui mourut. Zumalacarregui était un vrai basque. Il était le noeud du faisceau carliste. Après sa mort, l'armée de Charles V ne fut plus qu'un fagot délié, comme dit le marquis de Mirabeau. Il y avait deux partis autour de Don Carlos, le parti de la cour, il "rey neto", et le parti des droits, los Fueros. Zumalacarregui était l'homme des "droits". Il neutralisait auprès du prince l'influence clérical... Grâce à lui, l'armée de Don Carlos compta un moment trente mille combattants réguliers et deux cent cinquante mille insurgés auxiliaires, répandus dans la plaine, dans la forêt et dans la montagne. Le général basque traitait d'ailleurs "son roi" assez cavalièrement. C'était lui qui plaçait et déplaçait à sa fantaisie cette pièce capitale de la partie d'échecs qu'on jouait alors en Espagne. Zumalacarregui écrivait sur un chiffon de papier: Hoy su majestad irá a tal parte: Don Carlos allait.²²

Le prétendant Don Carlos non seulement obéissait aux ordres du général, mais il apparaît comme un homme simple et honnête, mais malheureusement faible de caractère et indécis.

Don Carlos ne prenait, aucune part à la guerre. Il résidait tantôt à Tolosa, tantôt à Hernani. Quelquefois, il allait, d'une ville à l'autre, tenant une petite cour, et vivant selon l'étiquette espagnole la plus rigoureuse.²³

Nous avons remarqué quelques lacunes de compréhension dans les écrits de Victor Hugo à l'égard des Basques. Cependant c'est bien à lui que revient le mérite d'avoir découvert le Pays Basque et son peuple et de l'avoir révélé au reste du monde. L'amour de la liberté, de la nature sauvage et pittoresque, la sympathie pour l'homme simple, spontané, dépouillé des artifices d'une civilisation trop poussée, le goût pour l'exotisme, l'étrange, le merveilleux, toutes ces caractéristiques des Romantiques expliquent que Victor Hugo ait trouvé au Pays Basque ample matière à son admiration.

22. Ibid. p. 121.

23. Ibid. p. 120.